

# Violence et intégration sociale

Entretien avec Paul Cary et Jean-Louis Bergez\*



Jean-Louis Bergez (gauche) et Paul Cary

La violence observée dans le sport amateur est-elle en relation directe avec des problèmes d'intégration sociale ? Les travaux de Paul Cary et Jean-Louis Bergez invitent à nuancer ce point, en prenant en considération l'impact des formes d'organisation et le rapport à l'institution : le rapport à la règle et le respect de l'autre dépendent étroitement de celui qu'on entretient avec l'organisation au sein duquel on pratique le sport, et aussi des visées, sociales ou sportives, de cette organisation.

***Vous avez travaillé sur la violence dans le football amateur. La situation est-elle plutôt homogène ou au contraire des différences se font-elles jour d'un club à l'autre, ou entre le football pratiqué dans un cadre formel et le football « au pied des tours » ?***

*Paul Cary et Jean-Louis Bergez :* Votre question amène plusieurs réponses puisqu'il existe des différences entre le football de club et celui du quotidien, et aussi à l'intérieur du football de compétition.

La question de la violence est bien entendu très différente entre le football que Maxime Travert appelle de « pied d'immeuble », c'est-à-dire un football auto-organisé, et le football de compétition. Pour le football auto-organisé, il est d'abord important de mentionner que nous ne disposons pas de données. Il semble néanmoins établi par de nombreuses enquêtes de terrain que ce football n'est pas le cadre de faits de violence comme dans le football de club. Pourquoi ? Parce que les participants y jouent dans un cadre confortable, celui d'un entre-soi électif, avec des amis, des connaissances. Les règles y sont simples et légitimes. Ainsi, lorsqu'un joueur réclame la faute, il l'obtient... On suppose que l'ensemble des pratiquants sont de bonne foi et ne vont pas abuser de cette règle.

Il n'en va pas de même pour le football de compétition, amateur notamment. La Fédération française de football a mis en place un Observatoire des violences qui recense moins de 1,5 fait violent pour cent matches. Mais on sait bien que ces données sont très en-deçà de la réalité. Elles reposent sur les déclarations des arbitres. Ainsi, les divisions les plus basses, où les arbitres sont fournis par les clubs, ne sont pas prises en compte. D'autre part, dans le cadre du club, la violence n'est pas présente uniquement en compétition. Il peut en aller de même à l'entraînement, avant les matches, quand l'entraîneur annonce la composition de l'équipe, etc. Le phénomène n'est cependant pas homogène. Nous avons comparé deux clubs de football de grandes agglomérations urbaines, composés de joueurs des catégories sociales défavorisées et les résultats étaient très différents, avec une violence constante dans le premier et quasiment absente dans le second. Les mécanismes de régulation interne au club jouent un grand rôle dans ces phénomènes.

---

\* Paul Cary et Jean-Louis Bergez sont sociologues, le premier est maître de conférences à l'université Lille 3 et chercheur au CERIES. Le second est doctorant. Ils ont notamment publié « Violence, identité et reconnaissance dans le football en milieu populaire », in *SociologieS*, mis en ligne le 4 février 2010 (<http://sociologies.revues.org/index3022.html>).

***La régulation de la violence pose la question du respect des règles, mais aussi des autorités qui les font respecter, à commencer par l'arbitre. Comment rendre compte des situations où ces autorités sont contestées ou rejetées ?***

Tout d'abord, nous avons pu observer deux situations distinctes. D'un côté, dans une des deux équipes observées, l'autorité de l'entraîneur, de l'arbitre ou du président, est respectée par les joueurs. C'est notamment parce que le groupe est uni et se retrouve autour de normes et de valeurs communes. Par des moments passés ensemble pendant ou en dehors des matches, des mécanismes de régulation interne du groupe s'observent. En revanche, dans l'autre club, les joueurs rejettent les règles et ceux qui sont censés les incarner. Évidemment, l'arbitre est au centre des tensions et il doit constamment gérer les récriminations, voire l'agressivité, des joueurs. Il hésite à sortir des cartons rouges pour ne pas aggraver la situation. Les joueurs peuvent aussi refuser l'autorité de l'encadrement et du président du club : on a pu voir un joueur en venir aux mains avec celui-ci qui était venu lui dire « ses quatre vérités » après un grave incident lors d'un match. On observe des situations invraisemblables : un joueur peut « piquer une crise », « balancer » des sacs de sport sur le toit des vestiaires, déchirer la feuille de match d'un arbitre, parce qu'il vient d'apprendre qu'il ne serait pas titulaire, sans que personne n'ose s'interposer, alors que de nombreux adultes sont présents.

D'une manière générale, l'encadrement est réticent à énoncer la règle : personne ne veut incarner l'autorité, parfois par peur de représailles. Nous pensons que les joueurs rejettent le club car il est assimilé à l'ensemble des institutions supposées produire du lien social, au même titre que l'école. Et les encadrants ne veulent pas non plus s'assimiler à cet ordre social, ils ne veulent pas en rajouter, parce qu'ils connaissent la situation sociale des joueurs.

***Vos travaux pointent, dans les situations problématiques, un déficit de reconnaissance. Pourriez-vous préciser ?***

Disons pour faire simple qu'il nous semble que les enjeux de reconnaissance sont à prendre en compte dans l'explication des violences. Dans le cadre de la comparaison que nous avons effectuée entre deux clubs, le contraste était intéressant.

D'un côté, un club qui met l'accent sur une identité collective valorisée (algérienne en l'occurrence), avec des moments partagés. De ce fait, les joueurs se sentent valorisés : ils sont fiers d'appartenir à l'équipe et acceptent l'ensemble des normes et des valeurs du groupe. Comme les comportements violents et délinquants sont stigmatisés par le groupe, les joueurs les proscrivent pour ne pas être mis à l'écart.

De l'autre, un club de quartier dans lequel les dirigeants ne cachent pas qu'ils font avant tout du « social ». Les entraîneurs sont des « éducateurs », les résultats sportifs ne sont pas primordiaux. Notre hypothèse forte est que les joueurs le ressentent. Ils ont l'impression qu'ils ne sont pas pris au sérieux sportivement. D'où le problème : le football est une des rares activités dans laquelle ils se sentent à l'aise et où ils pensent qu'ils possèdent un certain talent, mais, même dans cette activité, ils sentent que le club fait plutôt de la charité à leur égard et ne développe pas de logique sportive. D'une certaine manière, l'échec s'ajoute à l'échec. La logique sociale du club renvoie donc les joueurs à leurs échecs scolaires et professionnels. Ils ont le sentiment que le club les considère comme des exclus et ils répondent au stigmate et adoptant des comportements « adaptés » à cette étiquette.

***Arrive-t-il pourtant que les identités sociales soient mises entre parenthèses dans le temps du jeu, comme le voudrait un certain idéal sportif ?***

*Paul Cary.* Je ne suis pas très convaincu par cette représentation de l'identité comme une valise – qu'on pourrait poser, reprendre, oublier... Mais il est effectivement important de mentionner

que l'idée du football comme compétition méritocratique par excellence (comme le dit Alain Ehrenberg) continue tout de même à fonctionner. Dans le football, finalement, tout le monde a l'impression qu'il a sa chance.

Paradoxalement, j'ai davantage observé ce fait au Brésil et j'en ai rendu compte dans *La politique introuvable ?* (2007). Lors de mes recherches à Recife, j'ai fréquenté un terrain de basket en bord de mer dans lequel les joueurs se retrouvaient pour des affrontements amicaux comme ceux qu'on retrouve sur l'ensemble des espaces de jeux du monde. Ce lieu était le théâtre d'un assez grand brassage social, regroupant à la fois des adolescents de favelas et des habitants des immeubles chic situés à proximité. J'y suis resté plusieurs mois et n'ai jamais eu l'occasion d'y observer des bagarres. On peut dire que les joueurs qui s'y rendaient privilégiaient le jeu – et la légitimité de la règle était rarement contestée. C'est intéressant dans un pays où les inégalités sociales sont autrement plus importantes qu'en France. Un incident m'a semblé assez révélateur. Un jeune adulte des catégories aisées a refusé de concéder la faute à son adversaire et a commencé à s'énerver, prenant le groupe à témoin. Après quelques minutes, l'ensemble des autres joueurs est sorti du terrain, le laissant seul avec son intransigeance, refusant de négocier cette règle, basée sur la confiance qui veut que la faute soit accordée à qui la demande. Le sport peut donc effectivement refléter, en certaines circonstances, un imaginaire égalitaire, démocratique très important.

***Propos recueillis par Richard Robert***